

EMANUELE TREVI

Le peuple de bois

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR MARGUERITE POZZOLI

un endroit où aller

ACTES SUD

*Pour Michele
et
Michael,
cœurs de bois.*

*Félicitons-nous de ne pas avoir été
ceux qui durent charger la faute
sur leurs épaules, félicitons-nous de
vivre dans un monde que d'autres
ont obscurci, et de pouvoir courir
à la mort dans un silence presque
innocent.*

FRANZ KAFKA,
*Les Recherches d'un chien**

* Kafka, *Les Recherches d'un chien*, in *Œuvres complètes*, t. II, traduction de Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte, Gallimard, "La Pléiade", 1980, p. 697.

Pas même le Rat, pensa ce matin-là le Rat en scrutant son visage bouffi de sommeil dans la glace au-dessus du lavabo, pas même le Rat ne peut savoir comment finira cette nouvelle histoire qu'il a pourtant – là-dessus, il n'y a aucun doute – lui-même mise en marche. Mais mettre en marche – façon de parler – est une chose, arriver sain et sauf là où l'on a décidé d'aller, sans se perdre ou s'écraser, en est une autre.

Sa pensée avançait à la troisième personne, comme s'il s'agissait de raisonner sur un étranger. Et cet étranger, qui n'était autre que lui, s'appelait le Rat. Depuis toujours, pratiquement.

Au départ, cela n'avait été qu'un sobriquet insignifiant, une goutte de fiel ingurgitée, parmi toutes celles qu'un enfant est obligé d'ingurgiter. Au lieu d'en souffrir, ce

qui ne sert jamais à rien, ce surnom s'était fiché au centre de lui-même, tel un étendard ou un tatouage. Toutes les humiliations, si on les accepte avec une certaine dose d'indifférence, deviendront tôt ou tard des armes, des avantages, des opportunités. À y bien regarder, nous ne pouvons compter sur rien de plus fiable.

Ainsi, grâce à cette injure, il avait appris à se considérer lui-même comme on considère un autre, à la fois vivant et observant sa vie du point de vue d'un espion, toujours prêt à révéler ses secrets au premier venu.

Passé les cinquante ans, en s'astreignant toujours à cet exercice, il s'était tellement purifié de toute ombre de "moi" que même lorsqu'il dormait, il regardait, avec un certain détachement, le Rat se débattre dans les chimères complexes de ses rêves. Par ailleurs, pensa aussi le Rat, penseur des plus exercés, le fait de se regarder de l'extérieur ne signifie pas que l'on se connaît. De même que le premier connard venu peut se faire une fausse idée de toi, tu peux toi aussi être trompé par ton propre reflet dans un miroir. De nous et des autres, nous ne connaissons que les apparences, et ces apparences, nous les appelons "vie". Mais la vraie vie, qui peut

affirmer la connaître ? Celle qui se déroule dans les ténèbres du sang, dans le lac du cœur, dans la cavité des couilles, dans les intestins qui pressent la merde. Vie cachée et lovée comme la vipère sous la pierre. Là où commandent les pensées inavouées, les plans de vengeance, les vérités mortelles.

Cherchant le dentifrice et la brosse à dents, le Rat cesse de se fixer, et son regard, errant vers le bas, tombe sur sa bite, encore bien gonflée. Le gonflement de l'aube qui est commun à tous les hommes, quel que soit l'usage qu'ils en font, après, de leur bite. Le sujet l'amène à Rosa, l'adipeuse Rosa, cette imbécile absolue de Rosa. La grande exception : le seul être humain dont le Rat pourrait admettre qu'il l'aime. Une force ? Ou le talon d'Achille qui n'est nettement visible qu'aux yeux de l'ennemi ? La porte de la salle de bains est ouverte et, dans le miroir, il peut voir les courbes de son corps sous les draps, qui l'enveloppent de la même manière qu'un morceau de papier gras enveloppe un kebab. Le sommeil de Rosa est lourd et son esprit sûrement plongé dans quelque chose de moelleux : un mélange, une émulsion de langueurs, de peurs et de stupeurs. Sa femme : par amour et par

nécessité. L'un va rarement sans l'autre, décide le Rat, comme s'il voulait se lancer un avertissement.

Il éteint la lumière de la salle de bains. Il est quatre heures et demie d'un matin de septembre à Rosarno, province de Reggio Calabre. Pensée suprême : le Rat est vivant. Pendant qu'il traverse la chambre à coucher, qui est en fait la seule véritable pièce de la maison, l'odeur de nuit et d'intimité l'envahit d'une tendresse violente, comme une envie de vomir. Eh bien, le Rat est vivant, constate le Rat avec satisfaction, et aujourd'hui est un jour important. Cette maison, depuis longtemps désormais, est celle du Rat et de Rosa : une cuisine qui tient lieu d'entrée, une chambre à coucher, un chiotte minuscule. Pour arriver à la porte de l'entresol, il faut descendre quelques marches trapues, en ciment. C'est là, à peu de chose près, ce qui échoit à la plupart des hommes et des femmes en ce monde.

Le Rat est vivant, se répète encore une fois le Rat, tout en enfilant les vêtements de travail qu'il a laissés sur une chaise dans la cuisine comme il le fait tous les soirs, pour ne pas déranger Rosa. Une paire de jeans

noirs froissés et un sweat-shirt orange à capuche. Avec ce corps mince et musclé, et ces vêtements, on pourrait le prendre pour un homme de trente ans, si les premiers cheveux blancs ne lui traversaient pas les tempes, tels des sillages de météores sur fond de ciel d'encre. Dans la poche de son pantalon tintent les clés de la fourgonnette garée sur l'espace en terre battue, devant sa maison. Son patron la lui laisse quand il a fini sa journée et, le matin, il s'en sert pour retourner au travail. Dans une petite casserole, le Rat réchauffe un reste de café qu'il boira noir et sans sucre. Avec celui-ci, il mange une tranche de pain rassis à peine trempée, couverte d'un voile d'huile et d'une pincée de sel. C'est ce qu'il prend tous les matins, et cela suffit largement.

C'est quoi, cette ville de Rosarno ? Rosarno est un lieu du monde et si l'on veut recourir à la logique, elle en est, comme tous les lieux du monde, le centre exact, le pivot, le nombril. Un lieu du monde est un lieu où la dignité humaine est mise à l'épreuve chaque jour, chaque heure, chaque minute : par l'astuce, par la cruauté et par l'idiotie de votre prochain et, faute de mieux, par le pur et simple écoulement du temps qui, pour

tous les hommes, sans exception, est le plus grand et le plus irrémédiable des affronts.

Une fois qu'il est monté dans la vieille Ducato couleur rouille, après un dernier sursaut dû à la vibration du moteur, sa bite commencera à s'affaisser en s'installant plus commodément dans son caleçon, à distance respectable de Rosa – cette fabrique d'humeurs et d'exhalaisons irrésistibles. La dignité humaine est un couteau affilé, qu'il faut toutefois empoigner du côté de la lame, en serrant fort. Il n'y a pas de manche, il n'y en a jamais eu, voilà le problème, le défaut de fabrication. Sinon le monde serait peuplé de héros, de saints et de savants. Alors qu'au contraire, comme chacun peut le constater, le monde est presque totalement peuplé de pauvres crétins et de fils de pute, accrochés à une roue qui transforme les premiers en seconds, et vice versa.

Le Rat allume les phares de la fourgonnette, qui éclairent impitoyablement le pavillon où il vit. Il y a bien les encadrements autour des portes et des fenêtres, mais le propriétaire ne s'est pas encore décidé à faire poser un enduit sur les murs. Ou plutôt, il ne le fera jamais. Avec ses briques à vue, la maison, à peu de distance

de la voie rapide, ressemble à un jeu pour enfants. Après le deuxième étage, à peine visibles dans la première clarté de l'aurore, une dizaine de moignons en béton armé tendent vers le ciel leurs tentacules de fer. Ici, presque toutes les maisons connaissent le même sort, comme si n'importe quelle construction illégale, pareille à des milliers d'autres, était une nouvelle tour de Babel dont il faut punir l'outrecuidance. Mais qui devrait les infliger, ces punitions ? Quoi qu'il en soit, le résultat est une forme de beauté que le Rat ne considère pas comme inférieure à celle de Rome ou de Venise. La vérité, c'est que tout est beau, une pellicule uniforme de beauté s'étend sur toute chose tel du givre tenace, sur Venise et sur Rosarno, et dans toute cette beauté, inutile et imméritée, réside un danger que le Rat ne parvient pas à comprendre pleinement, à saisir avec des mots. Alors, autant ne pas en faire un problème inutile.

Une fois qu'il a abandonné la placette en terre battue, le Rat emprunte la longue rue rectiligne qui, chaque matin depuis plusieurs années, le conduit jusqu'au grand entrepôt de fruits et légumes, d'où partent et où reviennent les véhicules assurant

les livraisons. Une série d'itinéraires circulaires : d'abord les supermarchés et les centres commerciaux, puis les magasins, plus tard les restaurants, jusqu'au début de l'après-midi.

Il aura tout le temps de rentrer chez lui pour se laver et se changer. Le Délinquant, qui piaffe d'impatience, passera le prendre avec sa Mercedes pour aller à Palmi et enregistrer le premier épisode de l'émission dans le studio de Télé Radio Sirène. L'enregistrer, puis le diffuser à l'antenne, lui a expliqué le Délinquant, coûte moins cher que le direct. Mais les questions techniques n'intéressent pas le Rat. Rosa n'éteint jamais la télé qui est sur le réfrigérateur, comme si l'air qu'elle respire en provenait, ou comme si elle indiquait la direction nécessaire pour s'orienter dans le labyrinthe de l'existence. La nuit, elle l'emporte au pied du lit et la garde allumée et silencieuse – ange gardien du sexe et du sommeil, aux ailes tissées de décharges électrostatiques impalpables et bleutées. Quant au Rat, la télé, la radio et les journaux ne lui ont jamais fait ni chaud ni froid. Une nuit qu'il s'était levé pour pisser, son regard était tombé sur l'écran. C'étaient des images de

Rosarno, un reportage dans un journal télévisé. Il avait immédiatement reconnu la gare de chemins de fer et les rues environnantes. Une foule de gens, mine stupéfaite et hallucinée, criaient quelque chose dans un micro tendu par la main craintive d'un journaliste.

Les informations, se dit le Rat, sont une marchandise vendue à des gens prédisposés, par vanité et par faiblesse, à se faire des opinions. Mais avoir une opinion, ça sert à quoi ? C'est une maladie constituée de pensées vaines sur des événements incontrôlables qui, en réalité, ne dépendent de personne. Et le plus drôle, c'est que, avec leurs opinions, ces personnes malades se croient supérieures aux animaux ou aux gens comme Rosa, qui n'a sans doute jamais été effleurée, dans sa vie, par l'ombre d'une pensée. Alors que les couillons qui regardent les informations se construisent le pire des destins en devenant les esclaves des mensonges qu'eux-mêmes ont imaginés. Ils ne se rendent pas compte que, quelles que soient les idées qu'ils nourrissent sur le monde, elles les corrodent, les rendent encore plus bornés et fragiles qu'ils ne le sont déjà. Lui, le Rat, a extirpé de lui-même toute opinion, et ce, depuis son enfance, de

même que l'on s'extrait de la plante du pied, une à une, des épines d'oursin.

Aujourd'hui, il commencerait à dire ce qu'il avait à dire dans le studio de Palmi, et lui-même ne savait pas très bien quoi. Mais il ne s'arrêterait pas. "Aujourd'hui" est une façon de parler et une approximation, un peu comme "Rosarno". Car s'il est vrai que chaque lieu est le nombril du monde, il est tout aussi vrai que la plus insignifiante et la plus transitoire des dates est l'écrin, l'arche de tous les temps. La lumière rasante de l'éternel pique, comme la pointe d'une épingle, les mercredis, les lundis, les premiers du mois, les jours de sirocco et les jours de fête. Si nous répétons mentalement, pendant quelque temps, le mot "aujourd'hui", nous pourrions alors écouter, dans ce son si bref, la vibration de ce qui a toujours été. L'océan du temps enclos dans le coquillage de l'instant. Cela, le Rat l'a compris peu ou prou. Aujourd'hui est un jour quelconque, un jour dans la vie d'un prophète.